

D'UN LIVRE À L'AUTRE

LES PAYSANS ONT-ILS ENCORE UNE CHANCE?

Parmi les «nouvelles» minorités ou «les nouveaux» pauvres que l'on place dans les populations-cibles, c'est-à-dire parmi les clientèles considérées comme prioritaires pour une action intensive et/ou planifiée, il existe apparemment et au moins pour les pays en voie de développement unanimité au sujet des «paysans». Et cependant une telle unanimité non seulement fait problème pour tous ceux qui en ont la pratique, mais elle soulève de nombreuses questions théoriques. Rappelons simplement que tout praticien sait qu'il n'y a pas de groupe qui corresponde de façon homogène aux «paysans». Ceux-ci sont très diversifiés selon les particularités de leur mode de production, leur habitat, le poids qu'il jouent dans l'économie nationale ou leur forme d'organisation, etc. On peut même se demander si cet énorme groupe n'est pas à lui tout seul aussi divers que toutes les autres strates socio-professionnelles prises ensemble. C'est pourquoi il convient au minimum de distinguer entre les petits et les gros paysans ; entre ceux qui ont une propriété et ceux qui n'ont pas de terre, etc. Mais encore cette mansuétude qui accompagne un romantique regard sur un paradis rural perdu n'est peut-être pas très convaincante aux yeux des théoriciens, car le modèle dominant de civilisation en Occident n'est-il pas celui d'une civilisation urbaine, industrielle et post-industrielle, foncièrement hostile à une «civilisation paysanne» ? La croissance et même le développement de ce type de civilisation ne supposent-ils pas la fin des paysans et de leur civilisation ? C'est pourquoi, avant de s'aventurer sur «le chemin des villages», ne convient-il pas de réfléchir et d'interroger aussi bien les praticiens que les théoriciens ? Et cela avant d'agir, car si la détermination d'une population-cible aussi «évidente» ne correspond ni aux réalités concrètes, ni à des hypothèses solides, elle ne pourra par la suite que conduire à des catastrophes pour bien intentionnés et outillés que soient les techniciens des interventions de formation.

C'est pourquoi il nous a semblé utile de confronter deux «spécialistes» de la question, dont l'un se fonde sur son vécu

avant tout, alors que l'autre cherche plutôt à tirer les leçons théoriques de ses évaluations et recherches. Pour ne pas céder à la polémique, nous croyons utile de prendre des précautions d'autant plus qu'ils se sont déjà heurtés (cf. l'attaque de G. Belloncle contre A. Meister dans le numéro de mai 1979 d'Esprit) en affirmant que non seulement nous les estimons personnellement tous les deux, mais que nous croyons que leurs divergences montrent surtout combien sont difficiles les enjeux suscités par le futur de la paysannerie.

Tout d'abord, G. Belloncle (GB) ne semble connaître que l'Afrique et de celle-ci que l'Afrique du Sahel et tropicale. Au contraire, A. Meister (AM) théorise à partir d'une longue connaissance de l'Afrique, précédée par celle de l'Europe méditerranéenne et suivie par celle de l'Amérique latine que le premier ignore complètement. GB est et reste un éducateur. Il ne fait de la sociologie qu'a posteriori pour éclairer, critiquer et améliorer ses pratiques d'acteur, de conseiller et d'évaluateur. AM est un sociologue qui n'est pas nécessairement engagé par une pratique. Sous des abords très austères et parfois agressifs, il y a chez lui, malgré les apparences, une grande sensibilité et un profond sens de la solidarité. Le premier a toujours été au service de l'aide bilatérale ou multilatérale. Ce qui ne lui pèse pas du tout. Le second est un «free lance», comme disent les Anglo-saxons, qui se pique d'une totale indépendance par rapport aux organisations qui l'engagent temporairement et ponctuellement. L'un est un praticien avec la passion et la tendresse, la confiance et la conviction — «il a la foi» — dont il faut faire preuve pour réussir. Il n'est pas sans intérêt de rappeler que son œuvre inclut un roman presque sentimental (1). L'autre manifeste toute la froideur de l'objectivité scientifique et ne cache pas qu'il est devenu très sceptique (2). C'est donc finalement aussi deux styles, deux personnalités, deux témoins de la crise de notre temps qui s'affrontent.

Cela dit, allons aux faits et commençons par planter le décor. G. Belloncle a écrit un roman (1) qui est important à ce sujet puisqu'il décrit un temps-lieu : l'hivernage. Celui-ci reste néanmoins

sans ancrage précis : est-ce le Sénégal, la Haute-Volta, le Togo ? Ses références sont globales, bien qu'évocatrices, comme son opposition entre l'Afrique du Sahel et l'Afrique des Forêts. Ce texte contient aussi des références précieuses, puisque le protagoniste est breton, peut-être fils de paysans. Il est ce que l'on appelle communément un homme du terrain avec toute la boue à ses souliers. Autant d'indications probablement autobiographiques qui donnent une épaisseur sympathique. A. Meister est d'une discrétion totale. Même en l'interrogeant oralement, il se livre mal et avec réticences. C'est dommage parce qu'on saurait alors qu'il est lui aussi un homme de terrain. Qu'il a réalisé ses nombreuses enquêtes «in loco», loin des villes et des bureaucraties, même si le lecteur sera sans doute un peu éberlué par sa facilité à tout englober de l'Afrique à l'Amérique latine. En tous les cas, tous les deux s'intéressent au rural et leur rural est formé avant tout par des populations qui ont de la peine à survivre aux grands bouleversements qu'introduit l'économie monétaire, de marché et capitaliste avec ses prétentions à la modernité, à la démocratie et à l'égalité.

A travers ce décor, c'est un destin qu'ils nous évoquent : quel est le futur de ces civilisations dites traditionnelles qui avaient jusqu'ici si remarquablement survécu, qui s'étaient remarquablement adaptées aux changements et qui semblent aujourd'hui capoter ? Nos deux auteurs sont également inquiets, bien que GB soit nettement plus optimiste. Il cherche donc des responsables, des parades et des innovations. C'est pourquoi il croit qu'en changeant les méthodes, et en particulier les modes de la transmission culturelle — y compris de la culture technologique —, il serait possible d'améliorer la situation. Il y a un futur possible, bien qu'il ne soit pas probable. D'ailleurs n'exprime-t-il pas son incertitude au détour d'une argumentation lorsqu'il reconnaît «qu'il y a quand même des situations où la formation est impossible» (3, p. 27).

Pour AM nous avons l'impression que le jeu est joué et mal joué. Comme toutes les minorités, comme tous les marginalisés, les paysans ne sauront probablement plus dépasser les contradictions où les a placés la dynamique du

changement capitaliste ; ils sont condamnés à mourir qu'ils l'acceptent ou qu'ils se cabrent. La manière compte peu puisque le résultat est déjà là. Cette opposition apparaîtra d'autant plus nette si nous mettons en parallèle ses thèses face aux objections de G. Belloncle :

I. Chaque fois qu'il y a développement, non seulement il y a, mais il faut créer des inégalités (4, p. 68);

II. Il faut sélectionner ceux qui peuvent s'en sortir (p. 14);

III. Pour les autres, il faut certes soutenir leurs résistances, mais en le faisant au risque de les enfermer dans une impasse (p. 171);

IV. On ne peut plus utiliser les séquelles du colonialisme comme alibi puisque nous nous trouvons maintenant dans une tout autre situation.

Maintenant, voyons les dossiers eux-mêmes tels qu'ils sont présentés par G. Belloncle. Pour A. Meister, nous tiendrons compte de ses travaux antérieurs. Nous partirons des textes de GB en les regroupant autour de quelques thèmes qui nous semblent dominants.

L'ampleur d'un projet intégré de développement rural

L'étude contrastée (5) de deux projets camerounais, en principe basés sur les mêmes principes (les ZAPI ou Zone d'Actions Prioritaires Intégrées), situés l'un dans le centre-sud, l'autre dans l'est du pays, montre entre 1965 et 1973 des différences importantes. Le premier est resté très limité parce qu'aucun effort de compréhension de la complexité de la situation n'a été réellement poursuivi. Par contre, dans le deuxième cas, il y a eu une action très ample qui englobe aussi bien les femmes — éléments souvent moteurs en Afrique dans la production et la commercialisation des produits agricoles — que les jeunes. L'évaluation attentive de ce deuxième cas montre aussi que ceux-ci quitteraient les villages parce qu'ils n'y trouvent aucune attractivité exprimée par la qualité, le temps et les possibilités de loisir. Autre différence frappante : seul le deuxième projet s'est efforcé de concevoir une formation pour l'ensemble des agents des interventions.

Ce premier dossier doit être complété par celui du projet du Mali (3), présenté

dans son évolution de 1972 à 1978. Il ajoute qu'il ne suffit pas d'avoir une vision ample, il faut encore une vision **juste** du développement agricole. Cette nouvelle problématique est provoquée selon GB par la disparition des terres en jachère, l'occupation et l'intensification des cultures au détriment de l'équilibre

— en changeant de méthodes, on pourrait pratiquer un changement différent sans différenciation et en intégrant;

— il faut au contraire considérer la population tout entière en s'adressant aussi bien aux jeunes qu'aux vieux, aux scolarisés qu'aux non-scolarisés;

— il faut les empêcher de s'exiler, s'opposer à l'exode rural; renforcer leurs chances par l'autodéveloppement;

— on n'est pas encore sorti du néo-colonialisme et c'est pourquoi on n'a pas encore assez promu une autre attitude.

écologique. C'est pourquoi il préconise l'introduction d'une agriculture associée à l'élevage comme la définition d'un minimum de connaissances, d'ailleurs relativement complexes, que chacun devrait maîtriser pour tirer profit de l'environnement sans le perturber irrémédiablement.

la clarification des objectifs formatifs

S'inspirant librement de l'Unesco qui a défini l'éducation de base dès 1972 comme des perspectives ouvertes par P.H. Coombs et son équipe dans leurs recherches pour l'Unicef et la Banque Mondiale entre 1972-75 sur l'apport de l'éducation extrascolaire au développement rural, GB propose que l'éducation de base ait au moins les objectifs suivants :

● développer la langue maternelle dont il faut faire un inventaire sur la base du vrai parler et non pas à partir de ses

(1) G. BELLONCLE, *L'hivernage, roman*. Paris, L'Harmattan, 1980, 154 p.

(2) A. MEISTER, *L'inflation créatrice : essai sur les fonctions politiques de l'inflation*. Paris, PUF, 1975.

(3) *Jeunes ruraux au Sahel. Une expérience de formation de jeunes alphabétisés au Mali présentée par G. BELLONCLE*. Paris, L'Harmattan et ACCT, 1979, 240 p. ill.

(4) A. MEISTER, *La participation pour le développement*. Paris, Editions ouvrières et humanisme, 1977.

(5) G. BELLONCLE, *Quel développement rural pour l'Afrique noire ? Réflexions sur l'expérience des Zones d'actions prioritaires intégrées (ZAPI) du Cameroun*. Paris, Nouvel Editeur Africain, 1979, 209 p.

(6) G. JEGOUZO et J.L. BRANGEON, *Les paysans et l'école*. Paris, Edit. Cujas, 1976, 287 p.

formes appauvries qui subsistent dans la ville. Cette revalorisation doit également dégager leur capacité réelle d'innovation pour créer les néologismes indispensables en fonction du génie de chacune d'elles ou savoir emprunter des termes étrangers en fonction de leurs règles phonétiques spécifiques. Bref, c'est une véritable politique linguistique qui doit être appliquée fondamentalement,

- orienter l'initiation au calcul dans le sens d'une «mathématisation» en définissant ses objectifs non pas en fonction d'une «arithmétique de comptable», mais d'une compréhension économique de la productivité et de la rentabilité,
- renforcer une compréhension scientifique des problèmes concrets posés et non pas se contenter de diffuser des recettes empiriques et utilitaires,
- s'efforcer d'associer à chaque situation d'apprentissage une démonstration afin de susciter une mentalité de contrôle, d'expérimentation, de comparaison, bref des attitudes critiques.

une approche globale des jeunes ruraux

GB montre ensuite comment cette redéfinition de l'éducation de base suppose d'introduire non seulement de nouveaux principes pédagogiques, mais de prendre des mesures «non-pédagogiques» importantes qui échappent malheureusement en partie à la seule compétence des éducateurs. Prenons deux exemples. Tout d'abord l'âge d'entrée dans la scolarisation. Celle-ci doit être précoce si l'on veut créer des phénomènes de rupture lorsqu'on prétend utiliser la scolarisation pour accélérer la migration et l'exode. Par contre, elle doit être retardée le plus longtemps possible si on veut créer les conditions pour une éducation de base intégrante pour tous les jeunes. Une autre mesure consiste à introduire systématiquement **l'alternance** entre le travail et le savoir de façon à insérer les périodes de formation dans les calendriers agricoles et dans le rythme des saisons. Cela permettrait d'une part, de mieux utiliser les saisons sèches ; d'autre part, de remettre les interventions de formation à la portée des collectivités, donc de faciliter leur réappropriation par l'ensemble des intéressés.

On retrouve ici les principes appliqués depuis longtemps par l'Oit dans la formation professionnelle, complétés par ceux d'une expérience que GB affectionne tout particulièrement : **les Maisons familiales françaises**. A ce propos, on pourrait quand même s'interro-

ger sur sa tendance trop ingénue pour transposer une expérience déjà très discutée en France dans un tout autre contexte. En effet, de récentes études comme celles de l'Institut National de Recherche Agronomique (Inra) en Bretagne justement (6) tendraient à montrer que ces Maisons familiales ont souvent été utilisées pour éloigner les enfants d'agriculteurs des formations dites «nobles». Dès lors, ne faudrait-il pas mieux clarifier les intentions réelles qui se trouvent derrière certaines expériences de ruralisation, d'enseignement moyen pratique et autres qui, **dans les faits**, servent, semble-t-il, surtout à diminuer la pression et l'excès des demandes de formation et à détourner l'attention des intéressés des véritables moyens pour les satisfaire ? Ce que GB reconnaît implicitement lorsqu'il admet que l'expérience sénégalaise de l'enseignement moyen pratique oscille dangereusement entre le renvoi pur et simple des laissés pour compte du système primaire à leurs villages et le développement effectif des potentialités de tout un village. Mais, quelle que soit l'interprétation définitive des expériences que GB analyse, l'important est de noter qu'elles attirent l'attention sur la crédibilité de tous les jeunes à l'égard de leur milieu rural.

L'animation rurale : cette nécessité si difficile

A partir de ces évaluations en profondeur, GB en arrive à défendre une conception globale de la formation pour l'ensemble des hommes impliqués dans le développement rural (7). Non seulement, il propose de réorienter l'éducation de base de façon à ce qu'elle englobe **tous** les jeunes. Ce qui l'amène à s'opposer à tous les objectifs de la scolarisation et à dénoncer les mécanismes qui tendent à sélectionner seulement les meilleurs. C'est pourquoi il propose d'associer directement ces interventions globales aux associations de jeunes et de classes d'âge si vivaces encore de façon à promouvoir la solidarité entre les jeunes grâce à leur participation collective efficace. Mais surtout cette stratégie de formation ne peut réussir que si elle touche, intéresse et convainc également les adultes et les vieux dont on connaît le poids dans les décisions collectives. GB en arrive donc logiquement à défendre la fameuse animation rurale qui ne distingue pas entre la formation des jeunes

et le recyclage des autres membres plus âgés de la collectivité villageoise. Celle-ci devra s'inspirer de principes très précis :

- savoir écouter et valoriser le savoir déjà acquis en prenant «le chemin des villages»,
- elle doit précéder et suivre les interventions techniques agricoles comme la vulgarisation, d'une part en préparant le terrain, en rétablissant la confiance entre les agents externes et les villageois, en diagnostiquant les vrais problèmes tels qu'ils sont vécus en priorité par les intéressés ; d'autre part, en préparant et en enrichissant toutes les retombées imprévisibles que les autres interventions des secteurs de santé, de l'approvisionnement, de la commercialisation et du crédit susciteront à partir des modifications apportées par la modernisation des modes de production,
- enfin, elle doit partager avec la scolarisation les mêmes principes et finalités pédagogiques que GB désigne par les quatre «autos» : l'auto-analyse, l'auto-programmation, l'auto-organisation et l'auto-évaluation.

Des perspectives aussi généreuses peuvent-elles trouver des conditions pour se réaliser ? A ce sujet, nous sommes bien obligés de revenir aux questions d'AM qui sont autant d'incertitudes :

- N'est-ce pas une fois encore essayer de se concilier des populations hostiles à un modèle imposé par la bourgeoisie urbaine au pouvoir, elle-même relais d'une pénétration du mode capitaliste de production ?
- N'est-ce pas s'efforcer de répartir les coûts de la modernisation sur l'ensemble de la population sans tenir compte des inégalités scandaleuses existantes ? C'est une égalité des coûts plaquée sur une inégalité des conditions. Une meilleure façon d'exploiter le surplus des populations en milieu rural.
- N'est-ce pas toujours et encore réduire les problèmes aux aspects éducatifs et culturels parce qu'on est impuissant à changer les autres dimensions ? Que veut dire valoriser le savoir africain, la négritude, etc. alors que, par ailleurs, ces populations ne comptent pour rien dans la structure des pouvoirs en place ? Que veut dire décentraliser la culture tout en empêchant toute réforme administrative, toute régionalisation, sous le prétexte que cela nuirait à l'unité nationale et favoriserait l'écèlement des Etats-nations hérités du régime colonial ?

● Plus profondément, ce que nous propose GB est basé sur des expériences certes, mais est-ce réellement des évaluations qui s'appuient sur une réflexion théorique systématique ? Sans doute AM croit aussi peu que GB au succès de grands projets. Il penche également pour des projets efficaces à «la taille de l'homme». Mais le danger de l'animation n'est-elle pas de tomber dans un activisme qui fait fi des contradictions objectives ? Qui est incapable d'en maîtriser la gestion même si elle semble en avoir le contrôle comptable ? Qui cache mal l'absence d'une vraie idéologie qui renvoie en fait l'inexistence d'un modèle solide de développement national ?

● Que penser du caractère éphémère de ces expériences ? Sans doute H. Desroche, à juste titre, affirmait que la logique de l'utopie était de chercher l'échec afin de garder la puissance et la pureté de ses idées. Mais n'est-ce pas hypothéquer l'avenir de ces populations mobilisées et chauffées à blanc et qui se retrouveront ensuite encore plus désespérées ?

● N'y a-t-il pas pour finir, par delà ces questions théoriques, des croyances qui ne se discutent même plus, mais qui s'opposent évidemment :

- qu'il peut y avoir un échange entre le rural et l'urbain,
- des changements sans douleurs,
- que les investissements humains peuvent suffire quand il n'y a pas d'autres moyens d'investir ?

un choix radical

Nous croyons qu'il est difficile de trancher dans cette confrontation pour l'un ou pour l'autre, car derrière eux il y a des expériences historiques différentes. AM nous semble être profondément marqué par le pessimisme latino-américain qui, après avoir conquis de haute main son indépendance n'en finit pas de sortir de sa dépendance. GB mise sur le fait que les nations africaines sont jeunes. Cette confrontation difficile montre surtout que ce qui est vrai pour l'Afrique ne l'est pas en Amérique latine et vice versa. Enfin, il y a une dialectique cruelle entre l'homme d'action qui veut faire quelque chose et le chercheur dont la lucidité conduit peut-être au scepticisme et au désespoir. Il n'en reste pas moins que l'enjeu est là : serons-nous ou non solidaires de ces payanneries qui, pour l'instant, et selon la dynamique actuelle sont de plus en plus condamnées ?

Pierre Furter

(7) G. BELLONCLE, *Les chemins des villages. Formation des hommes et développement rural en Afrique*. Paris, L'Harmattan et ACCT, 285 p.

TCHICAYA U TAM'SI

Les Cancrelats

Albin Michel, Paris, 1980

*Nous étions gens de nuit
La nuit étrange viatique*

Ces vers extraits de **Epitomé**, signé par Tchicaya U Tam'Si en 1962 (1) pourraient servir d'exergue au roman **Les Cancrelats** que publie le même auteur en 1980, s'il n'avait pas, quant à lui, trouvé meilleur exergue, en l'occurrence un proverbe vili : « *Un Cancrelat alla plaider sa cause au tribunal des poules* »...

Avait-il quelque chance d'être entendu ? Ajouterons-nous.

Le récit très dense, profond, nous introduit dans un monde de croyances nocturnes et de mystères d'une grande épaisseur romanesque. Il se défend de rester à la surface des choses, comme pourrait l'y inciter certaine tendance néo-romanesque. Il nous introduit dans les tréfonds de la psyché humaine et du fonctionnement des sociétés en pleine mutation, sous l'effet du contact des cultures.

L'action narrée se situe dans les quarante cinq premières années de notre siècle, au cœur de l'ancienne Afrique équatoriale française. La présence coloniale est décrite insidieuse, sournoise. Elle pèse sur les actes des protagonistes sans qu'on la voie jamais clairement, sans que la menace soit forcément directement élucidée.

Les personnages se débattent dans la nuit, celle d'avant 45, celle de la grande époque de la colonisation qui est aussi « la belle époque » (« L'air du temps », titre le premier chapitre). L'action se déroule avant l'approche des indépendances qui modifiera les rapports de force et les relations entre colons et indigènes.

**un mouvement
de retour**

Le livre commence par un retour, à l'inverse de nombreux récits dont l'ouverture est constituée par un « Départ ».

Les séquences consacrées à « l'évasion » vers un ailleurs antithétique d'une réalité quotidienne obscure, voire sordide, se situent au début du livre. Les voyages à Washington et en Allemagne, du Gouverneur accompagné de son serviteur nègre sont contés dans le premier chapitre, en même temps que le retour et l'accostage à quai, lequel initie l'arrivant aux difficultés qui l'attendent.

La suite du roman est une plongée dans la moiteur d'un monde de ténèbres.

Le retour au pays constitue un ressourcement sans gloire, une « descente aux enfers » non suivie d'une ascension, dans les limites de ce roman du moins.

**le voyage
au bout de la nuit**

La reconstitution lyrique de la vie de Prosper et de Sophie, nés de Ndundu et d'une Ivoirienne lointaine épousée sur le chemin du retour, nous introduit dans un monde où les limites du « réel » et de l'imaginaire, du « visible » et de « l'invisible », fût-ce dans la fiction, ne sont pas toujours tranchées.

Aussi peut-on parler de « réalisme total », comme dans certains romans sud-américains, quand le fantastique est intégré au quotidien.

La mort est sans cesse présente, qui frappe sans raison, brutale et soudaine — bien que toujours annoncée par maints présages.

Mais les morts sont parmi les vivants. La compagne de Ndundu l'assiste tout au long de sa reprise de contact avec son pays. Le veuf dialogue avec la défunte.

Aucune mort ne paraîtra naturelle. Subite ou lente, elle a sa cause dans un enchaînement magique.

Cela justifie l'ordalie décrite sans complaisance, sans sensiblerie non plus, après l'accident survenu à Ndundu, pour identifier un coupable.

Les esprits habitent la nuit. Ils hantent les déplacements nocturnes de Prosper, accomplis pour fuir les miliciens ou se rendre aux veillées funèbres.

Les éléments assistent ou trahissent les hommes. La pluie fécondante arrose la demande en mariage de Malila par la sœur de Prosper, et pourtant cette union sera stérile et mortelle.

Rites funèbres et sabats nocturnes se confondent parfois, contés avec une pointe de malice à l'égard de l'évangélisation qui fut entreprise au Congo dès avant notre Renaissance.

(1) Editions P.J. Oswald. — (2) « Les Cancrelats, un roman symbolique », revue *Présence Africaine*, octobre 1980, Arlette Chemain. — (3) Tati-Loutard J.-B., *L'envers du soleil*, éd. P.J. Oswald, 1969. — (4) NRF, Paris 1953. — (5) Seuil, Paris 1978. — (6) NEA, 1979. — (7) *Entretien* de juillet 1980. — (8) 2^e édition, Oswald, 1970. — (9) *Id. entretien*. — (10) *Les Tribali-ques*, clé, 1980.

La **tchicoumbi**, rite d'initiation des filles pubères, est dite avec compréhension et le sens des nuances. Le mariage consécutif, avec son aspect théâtral, le rapt rituel, la virginité éprouvée, est décrit avec un lyrisme amusé et complice, s'il est permis de s'exprimer ainsi, un regard passionné et lucide à la fois.

Le récit révèle un univers fascinant, mais se veut un moyen de conjurer cette fascination.

Nous étudions ailleurs (2) la distance de l'auteur à son œuvre, l'écriture distancée et passionnée à la fois, le scepticisme nuancé de tendresse à l'égard de ce monde de la nuit et de la misère.

Car la nuit est celle de la nature, de la forêt et de la savane en l'absence de clair de lune. Elle est aussi ce qu'un autre poète congolais a appelé « L'envers du soleil » (3), la misère sociale, la détresse humaine. La nuit signifie l'absence de solutions prochaines, le vide d'espérances pour cette population obscure, à cette époque-là. Et le roman a une signification politique.

**le symbolisme
du cancelrat**

L'image des « cancelrats » est riche de plusieurs symbolismes. L'insecte proliférant, grouillant dans les fentes sombres dont il sort de préférence la nuit, représente le peuple anonyme, opiniâtre, difficile à éliminer. Sans éclat, sans prestige, insecte aux couleurs de muraille, il est doué d'une force tenace.

Le « prière d'insérer » présente le cancelrat comme un symbole de pérennité. Mais cela n'exclut pas d'autres valences. Certes, il ronge et détruit avec une ténacité peu commune et en ce sens est remarquable par sa permanence, sa persévérance. Mais il symbolise aussi les forces de destruction sans cesse en activité à travers le monde, ou en nous. L'acharnement à détruire est une constante de la vie des groupes. La collectivité cherche à détruire l'individu. D'aucuns cherchent à détruire les autres, à les nier : chacun se détruit soi-même par masochisme, si ce n'est par le tabac. Le Cancelrat qui prolifère et ronge est un chancre.

En cela le titre est remarquablement bien choisi et significatif.

Quand se développe l'image où Sophie contemple avec angoisse le cancelrat qui ronge son ombre sur le mur à la lumière de la lampe à huile, le texte donne raison à cette interprétation.

un réseau de présages

La dimension symbolique est encore dans un réseau de signes prémonitoires, songes, odeurs de bêtes sauvages, refrains traditionnels entendus au loin. La pluie, l'arc-en-ciel funeste, sont d'autres augures.

La prescience est un élément constitutif du récit où rien n'est raconté qui n'ait été prédit ou prévisible.

Mais il y a plus, le récit anticipe, nous avoue l'auteur, sur des événements qui ont lieu dans la réalité extérieure dans le siècle, postérieurement à sa rédaction, « Tant de prémonition dans l'écriture m'inquiète. Ces choses-là sont quelque part »...

Tout au réseau de présages, de correspondances symboliques n'est pas le moindre charme de ce roman profond et envoûtant.

la genèse littéraire

Une grande richesse caractérise ce récit achevé il y a vingt ans et auquel l'auteur affirme n'avoir rien retranché ni ajouté.

Le roman date de 1954. Il a été écrit durant le séjour du poète à Puteaux. Il était complètement terminé en 1956-57. « Et je ne l'ai jamais perdu, ajoute-t-il, alors que j'ai égaré tant d'autres manuscrits. Je ne suis jamais arrivé à le perdre. Y a-t-il quelque mystère à cela ? »

Si l'on demande à Tchicaya quelles modifications il n'a pas pu ne pas faire subir à son manuscrit, en vingt-six ans, il se récrie, et répond qu'il a seulement retouché l'écriture : « La première mouture était proche du langage parlé. Julliard me l'a fait retoucher. Mais je l'ai fait dans la manière dans laquelle j'avais écrit ». Ainsi l'auteur dit être resté le plus fidèle possible à sa première intention qui était d'user de ce qu'il nomme « un langage populaire ».

la langue

Il voulait retrouver le langage parlé. En ce sens, le roman était en avance sur son époque, puisque ce procédé sera adopté bien plus tard par les Kourouma, les Mone-membo, pour ne citer ni Queneau traduisant Tutuola *L'ivrogne dans la brousse* (4) ni Bruno Man écrivant *Les gosses tu es comme* (5), ni S. Bemba, au Congo : *Un foutu monde* (6). C'est par ce recours au langage parlé, toutes réserves faites sur la possibilité d'une transposition

directe de l'oralité à l'écriture, que des auteurs contemporains tentent de se forger une langue qui soit leur et qui soit riche.

Tchicaya n'a pas voulu « faire littéraire », insiste-t-il. « Par le style parlé tel que je l'avais employé dans un premier jet, j'essayai de décrire un monde qui avait un parler, un dire différent de celui qu'il pouvait entendre venu d'autres couches de la population » — comprenons la langue de la métropole. « Le peuple n'avait pas accès à la langue qu'il devait parler. Il ne la comprenait pas totalement » (7).

Le résultat est un renouvellement du verbe (p. 230), qui doit beaucoup également aux procédés du poète, expérimentés dans *Le Mauvais Sang*, *Feu de Brousse*, *A Triche Cœur* (8).

le rapport avec le roman latino-américain

Si la critique entend situer le roman de Tchicaya par rapport à un mouvement littéraire actuel, je pense qu'elle cherchera à le rapprocher des écrivains latino-américains feu Aljero Carpentier, Fuentes, Garcia Marquez, qui connaissent un regain d'intérêt à cette heure.

L'auteur, quant à lui, rétorque qu'il a écrit son roman en 1953, à une époque où les écrivains d'Amérique Latine étaient pratiquement ignorés du plus grand nombre du public européen.

Celui que Tchicaya lisait à l'époque était Louis Aragon.

le refus du mouvement épique

Certains estimeront qu'il manque aux *Cancrelats* un mouvement épique qui ferait émerger de cette lie, de cette grisaille boueuse, une figure positive, ou dessinerait une action exaltante.

Or l'auteur nous refuse cette satisfaction. Le récit s'interdit un élan vers un mieux, un ailleurs. L'évasion existe dans les premières séquences racontées pendant un retour. L'évasion a eu lieu « avant ». Le livre commence où d'autres finissent.

Aucune action exaltante n'emporte vers des sommets. Aucun personnage privilégié n'est proposé à l'adhésion du lecteur. Nous savons que la mode n'est plus au héros. Le roman moderne refuse la séduction du héros. Le personnage principal

se dessine en creux dans *La Nausée* ou devient *L'homme sans qualité* chez Robert Musil.

Le récit refuse l'ascension, l'évolution de Prosper qui aurait pu devenir député. Il y aspire, il milite pour la pétition, mais sa consécration ne se fait pas.

Il reste dans l'anonymat, comme les autres protagonistes du roman. Il appartient à tout jamais au monde des obscurs, sans distinction. « Le promouvoir eût été impossible, c'eût été trahir l'esprit du récit », confirme l'auteur.

Quand Sophie arrive à Brazzaville, Prosper vit d'un dernier souffle. Il se reprend avec la pétition, mais ce ne sera pas lui le député.

D'autres seront appelés à ces nobles fonctions, ceux qui iront défendre le sort des leurs aux assemblées parlementaires françaises. Ils sont cités dans le dernier chapitre.

Le roman s'achève avec le voyage à Brazzaville, c'est-à-dire de la région du littoral à la capitale, des deux principaux protagonistes du roman, la sœur venant rejoindre le frère devenu à demi-ivrogne. Ce déplacement est une réplique antithétique et affaiblie du voyage par le récit duquel s'ouvre le roman, voyage en Europe où le clinquant, le panache font oublier la misère coloniale.

Passées ces premières séquences, le récit se présente comme une plongée dans un enfer d'où n'émerge pas Eurydice.

Le livre se construit comme une succession de scènes de misère qui ne débouche sur rien, sinon sur cet espoir vague des élections de 1945. Nous attendons que quelque chose se débloque, or rien ne se passe.

Le malaise demeure. Rien, aucune nouvelle structure politique ne prend forme à la fin du livre, après le double déplacement vers la capitale de Prosper et de Sophie qui ne s'accompagne d'aucun changement social, mais d'une dégradation morale et humaine.

La narration reste austère et sans concession. Le lecteur est frustré d'un dénouement exaltant. Le livre s'achève et nous demeurons dans l'attente de quelque chose, d'une suite. Y aura-t-il une suite ?

le premier volet d'une trilogie

A cette question, l'auteur répond par l'affirmative : « Il faut penser

que ce livre est le premier d'une trilogie qui a déjà un titre : **D'un monde à l'autre**. Il faut avoir cette clé pour lire ce premier livre. Il faut savoir qu'il fait partie d'une suite romanesque. »

Il fait attendre les deux tomes suivants dont **les méduses ou les orties de mer**, que l'auteur est en train de relire, constituent le prochain élément. Il s'en explique lui-même :

Les méduses sont un livre où l'on montre comment, n'ayant connu que les deux éléments de la devise républicaine « Egalité, Fraternité », il faut encore connaître la notion de liberté, vivre la notion de liberté, on ne peut vivre que libre. Or il est dit dans **Les Cancrelats** (vous vous rappelez la scène) que l'on parle aux nègres de fraternité et d'égalité, et non de liberté. La colonisation exporte la notion de fraternité, d'égalité, mais non celle de liberté. Le troisième volet illustre l'idée de liberté qui apporte sa caution à la vie (9). »

la main sèche

Contrairement à son compatriote Henri Lopes qui écrivit d'abord des nouvelles (10) avant d'aborder le genre romanesque, Tchicaya U Tam'Si s'exerça à la rédaction de nouvelles postérieurement à l'écriture des **Cancrelats** et des **Méduses**.

Quelle est la place du récent recueil de nouvelles de **La main sèche** par rapport à cette trilogie ? En est-elle partie intégrante ? Ou est-ce une œuvre entre parenthèses ? En fait, ce recueil de nouvelles est à part, précise l'auteur : « Notez que Lazare pourrait bien être le personnage d'un roman. mais j'ai écrit des nouvelles que je n'ai pas délayées. C'est le propre du genre. Dans des nouvelles, on va à l'essentiel. »

Ces onze courts récits sont considérés par U Tam'Si comme un divertissement, un exercice auquel il a pris beaucoup de plaisir — expérimentant alors « la jouissance du texte » — pour reprendre le langage de Roland Barthes.

Ainsi la parution simultanée des **Cancrelats** et de **La main sèche**, qui marque la saison littéraire 1980, donne deux œuvres puissamment originales et distinctes, même si le lecteur y retrouve la force du même poète.

Arlette Chemain
Université de Brazzaville

Un jeune écrivain congolais

Sony Labou Tansi ou le respect de l'homme

Ce jeune écrivain congolais qui avait déjà fait parler de lui en 1978 en obtenant le deuxième prix du jury au Palmarès du neuvième concours théâtral interafricain pour sa pièce « La parenthèse de sang », est de nouveau à l'honneur puisqu'il a remporté en octobre 1979 le prix de la francophonie pour son roman « La vie et demie » (1). Voilà une récompense qui vient couronner une œuvre extrêmement originale et qui laisse bien augurer de l'avenir du roman africain.

La forme, qui est dépouillée et d'allure toute classique, n'en acquiert qu'un pouvoir de suggestion plus grand ; elle traduit fidèlement une réalité des plus cruelles, ce que l'auteur appelle si justement une « inhumanité ». Celui-ci ne se perd pas dans de longs discours verbeux ; il va droit au but avec des formules percutantes, à l'emporte-pièce et le plus souvent inédites.

C'est qu'il veut à tout prix secouer son lecteur, lui ouvrir les yeux sur ce qui se passe « en ce vaste monde qui fout le camp » (2). Il donne d'emblée le ton du roman dans son Avertissement :

« La vie et demie » devient cette fable qui voit demain avec des yeux d'aujourd'hui » (3).

C'est dire que nous avons affaire à un roman de science-fiction ou plutôt à un roman d'anticipation ; l'auteur imagine à partir de certains événements actuels ce que pourrait être la réalité de demain, si nous ne prenons pas la peine de réagir.

Sony Labou Tansi a beau nous prévenir qu'il ne fait aucune allusion au temps présent :

« Qu'aucun aujourd'hui politique ou humain ne vienne (se) mêler (à cette fable) (4). »

nous ne sommes point dupes ; il prend là une simple précaution d'usage. Qui ne voit en effet que la « Vie et demie » est une satire violente de certains régimes africains qui déniaient à l'homme les droits les plus sacrés, à commencer par le droit élémentaire à la vie.

Nous n'avons pas plus tôt ouvert le livre que nous faisons la connaissance du chef d'un nouvel Etat afri-

cain : la Katamalanasie. Il est le « Guide Providentiel » et cette expression, débordante d'ironie, reviendra très fréquemment dans le roman pour mettre en lumière le caractère ubuesque de ce dictateur.

Ce qui le distingue avant tout, ce sont ses raffinements de cruauté : ce n'est pas peu dire qu'il se repaît du sang de ses sujets ; il va jusqu'à s'en délecter ; il est celui dont les « mains providentielles » (5) donnent la mort, la distribuent généreusement à tous ceux qui osent élever la voix.

D'un bout à l'autre du roman nous voyons défiler un long cortège de victimes qui sont aussi des élus ; il semble que l'auteur ait voulu rapprocher leur martyre de celui du Christ : chaque fois qu'une de ces victimes est introduite chez le Guide Providentiel, nous entendons dire par la personne qui l'accompagne : « Voici l'homme », le fameux « ecce homo » prononcé par Pilate.

Le Guide Providentiel va se trouver confronté à une opposition violente menée par un certain Martial et sa fille Chaidana ; enivré par sa puissance, il croit pouvoir triompher de l'opposition en supprimant Martial, après lui avoir fait subir les tortures les plus variées ; mais il n'en est rien : Martial mort est plus vivant que jamais.

Il ne cesse de hanter l'esprit du Guide Providentiel et de ses successeurs ; il s'écriera à plusieurs reprises :

« Je ne veux pas mourir cette mort »

tant il est vrai que tout être humain a le droit de mourir dignement et non d'être sacrifié à l'arbitraire d'un dictateur. La voix d'outre-tombe de Martial n'est autre que la voix de la conscience universelle, qui nous vient du fond des âges et que nul n'a jamais pu ni ne pourra jamais étouffer. Le Guide Providentiel est en proie à la même obsession que celle de tous les criminels qui se sont succédés depuis Caïn dans l'histoire de l'humanité :

« L'œil était dans la tombe et regardait Caïn » (6).

La voix de la conscience est renforcée par celle de la raison, admirablement bien martelée :

(1) Seuil, 1979. — (2) Ibid. p. 9. — (3) Ibid. p. 10. — (4) Ibid. p. 10. — (5) Ibid. p. 29. — (6) Victor Hugo, « La conscience », in « La légende des siècles ».

« Tuer, Excellence, est un geste d'enfant. Le geste de ceux qui n'ont pas d'imagination. Et puis, jusqu'à quel point les tuez-vous ? Ils reviennent vivre au fond de votre cerveau. Ils vivent dans tous vos gestes. Ils bougent dans votre sang. Tuer, Excellence, tuer, c'est s'annuler dans les autres » (7).

Sony Labou Tansi exprime là une idée chère à Albert Camus, à savoir que le crime ne sert à rien, sinon à avilir celui qui en est l'auteur ; autrement dit, le crime n'est qu'une « parenthèse de sang », pour reprendre le titre si suggestif de l'une des pièces de Sony Labou Tansi.

Si l'humanité ne veut pas devenir complètement une « inhumanité », elle doit retrouver une certaine vision de l'homme, qui implique le respect absolu de son existence et de sa personnalité :

« L'homme est fait pour comprendre et non pour obéir. Ce besoin du dialogue, je dirai le droit au dialogue, est inscrit dans toute la matière pensante. Seule la matière obéit aveuglément aux lois de la nature » (8).

Sony Labou Tansi a le mérite de nous rappeler que l'homme n'est pas un automate que l'on peut manier au gré de telle ou telle idéologie ; il a le droit, sacré entre tous, de penser librement et, on ne dira jamais assez que c'est cette liberté qui fait sa noblesse.

La dénonciation du totalitarisme chez Sony Labou Tansi

La jeune littérature congolaise est toujours aussi féconde et continue d'allier la qualité à la quantité, si l'on en juge par la pièce de Sony Labou Tansi, encore inédite et qui a remporté en 1978 le deuxième prix du jury au Palmarès du neuvième concours théâtral interafricain.

Cette pièce est bâtie sur l'opposition entre la nuit et le jour qui ici ont une valeur symbolique ; la nuit qui évoque inmanquablement le sinistre « Nacht und Nebel » du nazisme, semble recouvrir la scène durant les quatre jours pendant lesquels se déroule le drame, alors que la lumière reparait seulement à l'aube du cinquième jour, au moment où les héros de ce drame vont par la mort accéder à la vraie vie. Voilà pourquoi l'auteur adopte la division suivante : **Premier soir**,

deuxième soir, troisième soir, quatrième soir et le dernier matin qui est une sorte d'épilogue.

Le titre même de la pièce citée est des plus évocateurs : il parle à notre imagination : qu'est-ce qu'une vie humaine ? Moins que rien, une bagatelle ; on prend plaisir — et c'est un plaisir sadique — à ouvrir « La parenthèse de sang » ; si on la ferme, ce n'est que pour pouvoir la rouvrir d'une façon encore plus spectaculaire, tant il est vrai que la violence entraîne l'homme dans un cycle infernal.

Premier soir

Sony Labou Tansi nous plonge dès le premier soir dans un univers terrifiant qui ressemble beaucoup à l'univers concentrationnaire de David Rousset et que l'on espérait bien ne plus revoir après l'holocauste juif de la deuxième guerre mondiale :

« Qu'on l'ouvre ou bien qu'on la ferme — cette parenthèse de sang — cette parenthèse d'entrailles — ça commence, mais ça ne finit plus ».

Ainsi s'exprime dès le lever du rideau le récitant qui dans la pièce joue le même rôle que le chœur dans la tragédie antique.

L'action se déroule dans un pays gouverné par un dictateur qui s'appuie sur l'armée :

« Ici, c'est le pays des soldats. »

Ceux-ci se livrent continuellement à des perquisitions :

« C'est le pays des fouilles »

et pratiquent la chasse à l'homme, à l'homme épris de liberté qui veut penser et vivre librement. Cette fois on recherche un certain Libertashio dont le nom se passe de tout commentaire ; on a beau dire aux soldats qu'ils est déjà mort, ils n'y croient point ou plutôt ne veulent pas y croire.

Comme il leur faut à tout prix ramener un Libertashio vivant — telle est du moins la consigne formelle qui leur a été donnée —, ils se saisissent arbitrairement de son neveu Martial, sans tenir aucun compte de ses protestations.

Ces soldats ne sont en effet que des exécutants dont le comportement nous rappelle celui des gardes dans l'Antigone d'Anouilh :

« Ce sont les auxiliaires toujours innocents et toujours satisfaits d'eux-mêmes, de la justice. »

Pourtant ces soldats sont un peu différents ; ils n'ont pas tout à fait perdu le sens moral ; écoutons l'un d'entre eux s'adresser à la famille de Libertashio :

« Moi je fais ce que la loi me demande !... Je suis soldat et ma conscience de soldat commence par la conscience des lois ! Est-ce ma faute si les lois n'ont plus de conscience ? Je suis soldat. Bon soldat. Et je fais à la manière du bon soldat. Vous, vous êtes des citoyens. Pourquoi vous ne faites pas votre devoir à la manière des citoyens ? Pourquoi quand vous allez aux urnes, vous ne dites pas : nous ne voulons pas ce type. »

Nous avons là une profession de foi qui n'est pas dénuée d'humour : au fond ce soldat est parfaitement conscient de l'injustice des lois et dénonce, sur le mode ironique, la prétendue démocratie qui existe dans son pays : les citoyens, qui sont en réalité des sujets, sont censés élire un chef qui en fait leur est imposé.

Il n'y a pas que Martial qui soit menacé ; toute la famille l'est aussi ; l'une des filles de Libertashio décide alors de recourir à une ruse pour tromper la vigilance des soldats, elle pense qu'en leur offrant à boire, elle réussira à épargner tous les siens.

Deuxième soir

Mais cette astuce ne servira qu'à retarder leur exécution qui est sans appel ; comment le sergent qui est chargé de l'opération, renoncera-t-il à sa sinistre mission :

« Je suis sergent de sang. Sergent de race. Un sergent, ainsi que son nom l'indique, doit parfaitement savoir serrer les gens. Je suis sergent centimètre par centimètre, tranche après tranche. »

C'est alors que commence pour tous l'attente de la mort, une attente des plus angoissées et que l'on s'efforce de tromper soit en gardant le silence soit en parlant :

« J'ai peur quand ça se tait. Quand ça ne parle que dedans... L'intérieur est plus impitoyable que le dehors... On y est plus seul. »

Ils sont terriblement lucides, de cette lucidité qui accompagne l'approche de la mort et qui fait dire à Aleyo, la sœur de Ramana :

« Moi je ne sais même pas de quoi je meurs »,

(7) « La vie et demie », p. 163.

(8) Ibid. p. 175.

à quoi Martial réplique :

« ... Pour ouvrir la parenthèse. »

Selon lui, cette parenthèse n'a de sens que si l'on admet l'existence de Dieu :

« Si Dieu n'existe pas, cela signifie qu'on n'existe pas, cela signifie que rien n'existe : donc pas de problème. »

C'est dire que Martial voudrait trouver une explication à l'absurdité de la vie. Qu'est-ce que la vie en effet ? Ne s'apparente-t-elle pas à la mort, lorsque la liberté est absente ; Aleyo médite sur son sort et sur celui de ses compagnons d'infortune :

« Moi je suis morte. Nous sommes dans la terre des morts. Pas sur la terre des vivants ! pas de vivants. ici, c'est interdit ! Interdit d'être vivant. Nous sommes en interdiction d'existence. »

Mais la situation d'un condamné à mort présente un avantage, à savoir qu'il a la possibilité de se préparer à l'ultime face à face avec soi-même :

« On a plus de chance que ceux qui partent sans savoir quand ils meurent »,

dit Aleyo et, grâce à l'héroïsme, il lui est donné d'accéder à la vraie vie au seuil de la mort ; Martial semble être mû par une force irrésistible qui a nom liberté :

« Tout mon intérieur, c'est comme une chanson : vive Libertashio ! Ça pousse le couvercle de mon intérieur. »

Ce mot de liberté produit l'effet d'un véritable talisman ; il a suffi qu'il retentisse pour que Martial se sente complètement régénéré ; il pourrait reprendre les vers fameux d'Eluard :

« Et par le pouvoir d'un mot
Je recommence ma vie
Je suis né pour te connaître
Pour te nommer
Liberté. »

Troisième soir

Nous assistons au mariage d'Aleyo et du sergent : à son tour, Aleyo use d'un stratagème pour sauver les siens, mais en vain ; ils ne pourront en effet échapper à la mort.

Le curé est là pour bénir cette union grotesque, mais il est surtout venu pour confesser ceux qui vont bientôt mourir. Il ne tarde pas à

s'apercevoir qu'une telle confession est inutile, puisqu'il se trouve en présence de justes assoiffés de liberté ; leur péché est en fait un crime de lèse-majesté politique, d'où l'aveu d'Aleyo :

« Un seul péché : la liberté. Je ne suis que cette force de dire : à bas la dictature — celle des hommes, celle des choses, celle de Dieu si elle existe. »

La fille de Libertashio s'insurge violemment contre toute forme d'asservissement ; comment ne pas y voir une offense grave à la dignité humaine ?

Au sujet de l'éventuelle dictature de Dieu le curé tient à préciser :

« Il n'y a pas de dictature divine ma fille. La dictature de Dieu s'appelle amour. »

Le fait est que la prétendue dictature de Dieu désigne en réalité celle que l'homme se plaît à exercer insidieusement « sous le manteau de la religion » pour reprendre l'expression célèbre de Molière dans « Don Juan ».

La dictature de l'amour est la seule qui pourrait redonner un sens à un monde devenu ubuesque ; aussi le curé l'appelle-t-il de ses vœux :

« Seigneur, reviens, reviens ! C'est la fin : la vie est morte sur terre. Reviens, reviens ! Les hommes ont disparu, restent ces formes humaines, ces tombeaux humains, mais au-dedans, ce n'est plus humain. Reviens, reviens ».

En attendant, gagné à son tour par l'héroïsme, il s'écrie : « Vive Libertashio ! », prêt à subir le même sort que la famille Libertashio.

Quatrième soir

Les cris de liberté sont des cris séditieux que l'on ne pousse pas impunément ; c'est ce qui explique que les condamnés aient été torturés, comme l'indique la présence de « caillots de sang » signalée par le récitant.

Ils sont en proie à une sorte de délire qui leur fait se demander s'ils sont morts ou vivants ; ils n'en demeurent cependant pas moins lucides, en particulier Aleyo qui se rend bien compte qu'on lui a coupé les oreilles. Pour elle, la torture, loin d'être un mot vide de sens, est devenue une réalité infiniment douloureuse, inscrite dans le vif de sa chair :

« Y a un mot qui me trotte dans la cervelle. Un mot vivant : la torture, la torture, celui-là au moins est vivant. »

Mais Aleyo a conscience que la torture a un effet encore bien plus grave, puisqu'elle tue l'homme moralement :

« La peur est morte, la honte aussi, le courage, tout. Reste la chair à tuer ».

Cette scène, tout comme la suivante, est ponctuée par les invocations du curé qui ne cesse de réclamer le retour de Dieu sur la terre.

Le dernier matin

C'est le matin où doit avoir lieu l'exécution : les condamnés que l'on vient de rassembler n'ont plus rien d'humain :

« Ce n'est plus tout à fait humain en moi »,

dira l'un deux, tandis que Ramana constate qu'ils ont même perdu ce sentiment élémentaire qu'est la peur :

« Il faut avoir peur sinon nous ne sommes pas normaux. »

Elle s'efforce de lutter contre l'espèce d'apathie engendrée précisément par la torture :

« Pour qu'ils ne tirent pas sur des morts. Il faut même crier pour que ça ne meure pas dedans »,

mais elle s'avoue impuissante :

« Je me demande ce qu'ils vont tuer en moi. »

Le fait est que la torture l'a littéralement mutilée physiquement et, qui plus est, moralement :

« Mes pieds sont tombés. Mon sang est fou. Mes yeux ont disparu. Qu'est-ce qu'ils vont tuer en moi ? »

Or, survient un véritable coup de théâtre : un messenger apprend au sergent qu'un nouveau gouvernement a été formé ; la liberté est restaurée et Libertashio devient du même coup un héros national ; il semble que les prières du curé aient été exaucées.

Mais le sergent ne veut rien entendre : dans un accès de rage il se met à tirer sur les condamnés ; c'est donc sur la mort d'innocents que se referme cette longue parenthèse de sang.

Guy Daninos
Université Marien NGouabi
Brazzaville

notes de lecture

le Japon et Claude Levi-Strauss*

Claude Levi-Strauss, dont les études portent tout particulièrement sur les Indiens d'Amérique du Nord et du Sud, s'est, ces dernières années, tourné vers le Japon, sans pour autant, dit-il, en devenir un spécialiste. Ses réflexions nous ont paru particulièrement intéressantes, pour nous et nos lecteurs, qui nous penchons sur les contacts interculturels. On cite toujours le « miracle japonais », qui est celui du passage d'une civilisation traditionnelle à celui d'une grande puissance industrielle. On est en fait très ignorant du Japon, le Japon et l'Occident ayant été moins différents qu'on ne croit, avec des différences consistant en décalages historiques. Le Japon a eu des modèles, mais n'a pas été asservi par eux. L'attitude japonaise face à l'offensive occidentale du XIX^e siècle semble avoir été la suivante : « L'Occident est plus puissant, mais il nous est inférieur, et si nous voulons nous maintenir en face de lui, il faut conquérir les moyens de sa puissance pour les lui opposer et rester nous-mêmes. » Il s'agit d'être dans des conditions qui permettent d'assimiler assez vite pour maintenir sa personnalité. Le Japon, lui-même, a varié dans ses capacités d'absorption, mais il a semblé à C. Levi-Strauss, contrairement à certains avis, qu'on retrouve très bien l'ancien Japon dans le pays très moderne. Il le trouve à la fois homogène (ce qui s'explique puisqu'il a été à peu près coupé du monde pendant dix siècles), mais aussi très divers. Cette opposition est l'une des nombreuses que l'on

perçoit. Il semble qu'il y ait constamment dans les valeurs culturelles des mouvements de va-et-vient, d'opposition entre l'extérieur et intérieur, ouverture au monde et refermement sur soi (un exemple : la maison japonaise n'est ni ouverte ni close, grâce à des systèmes de parois glissantes). La traduction du japonais est difficile, car il n'existe aucune référence absolue. En effet, « il y a trois sortes d'écritures, le **Kanji**, écriture chinoise qui a pénétré le Japon au VI^e siècle, le **Kata-Kana** et le **hira-gana**, deux syllabaires japonais inventés et répandus vers le IX^e siècle... On se sert indifféremment des trois écritures, même à l'intérieur du mot ». Dans le Kanji, à la fois idéogramme et transcription du mot japonais, deux systèmes fonctionnent par rapport à l'autre, et ceci, entraînant l'absence de besoin de référence exclusive, peut rendre compte des malentendus entre les systèmes de pensée orientaux et occidentaux. Ces réflexions nous ont semblé propres à entretenir une méditation sur la communication interculturelle.

l'Ile Maurice

Gaëtan Benoît, bibliothécaire à la Bibliothèque municipale de l'Hôtel de Ville de Port-Louis, nous a fait parvenir quelques articles sur des écrivains mauriciens, parus dans le quotidien **L'Express** de Port-Louis.

• **Ecrivains de chez nous : Somdath Buckory**, en deux parties (**L'Express**, 17, n° 5375 du 12 juin 1979 et n° 5377 du 14 juin 1979).

Somdath Buckory est poète, écrivain, dramaturge et légiste, son œuvre veut créer un terrain d'entente entre les différents groupes

ethniques de Maurice, susciter une synthèse des diverses cultures et amener à penser et à fonder une culture « indianocéanique et homogène qui puisse engendrer la tolérance, la compréhension et la collaboration culturelles entre divers écrivains qui prônent différents héritages culturels qui leur sont propres ». Lui-même écrit et parle en trois langues : anglais, français et hindi et aussi en deux « dialectes » : créole et bhojpuri ; il s'intéresse de très près à la linguistique et aux langues et joue un rôle primordial pour la promotion de la langue hindi, langue dans laquelle il écrit ses poèmes et qui est parlée par trente pour cents de la population. Poète et dramaturge d'expression hindi, sera-t-il le porte-parole d'une littérature « mauriciano-indienne » ?

• **A travers les manuscrits : à la recherche de Lucien Clair et C. Edouard Berger (1819-1889)** (**L'Express**, 18, n° 5790 du 4 septembre 1980).

Beaucoup de richesses intellectuelles et culturelles mauriciennes sont enfouies dans des archives familiales et tendent à rester inexploitées car elles ne sont pas répertoriées ni classées et restent malheureusement inaccessibles aux chercheurs. Dans cet article, Gaëtan Benoît se penche sur quelques manuscrits modernes les plus importants que l'on peut trouver à la Bibliothèque municipale de Port-Louis et à la Carnegie de Curepipe. Il présente deux manuscrits qui révèlent un morceau de la vie culturelle, artistique et littéraire de Port-Louis au XIX^e siècle, marquée par les activités de ces deux personnalités que furent Lucien Clair et C. Edouard Berger.

* *Le Matin Magazine*, vendredi 28 novembre.

« La pauvreté richesse des peuples »

a reçu en France le prix de la vie économique pour 1980

Cet ouvrage a reçu le prix de la vie économique, qui récompense des ouvrages particulièrement remarquables par l'Assemblée professionnelle nationale des Conseillers de l'Economie privée, est remis chaque année le dernier vendredi de novembre par un membre du gouvernement français devant mille responsables de la vie économique et vient d'être attribué à Albert Tévoedjrè pour son livre **La Pauvreté, richesse des peuples**.

En 1979, ce prix avait été décerné à Alfred Sauvy et en 1978 à Jean Fourastié.

Publié à Paris en mars 1978 par les Editions Ouvrières (Economie et Humanisme), l'ouvrage de A. Tévoedjrè, qui traite des problèmes du développement et de la solidarité internationale a paru également : en anglais (Editions Pergamon, Oxford, 1979), en espagnol (Editions du Secrétariat du Travail et de la Prévoyance sociale, Mexico, 1979), en italien (E.M.I., Bologna, 1979), en allemand (Editions Jugenddienst-Verlag, Wuppertal, 1980).

Une édition en langue arabe est en préparation.

Les droits d'auteur de cet ouvrage sont au bénéfice des programmes de l'Institut international d'Etudes sociales sur le **Contrat de Solidarité**.

Créé à Genève en 1960 par l'Organisation internationale du Travail, l'Institut international d'Etudes sociales a pour but de favoriser une meilleure compréhension des problèmes sociaux dans le monde entier par la discussion, la recherche et l'enseignement.

Auteur de plusieurs études sur les problèmes du développement, Albert Tévoedjrè, 50 ans, — originaire de la République populaire du Bénin — est professeur de Science politique et a enseigné dans diverses universités en Afrique, en France et aux Etats-Unis d'Amérique. Il dirige l'Institut international d'Etudes sociales depuis le 15 février 1975 et exerce également les fonctions de Secrétaire général de l'Association mondiale de Prospective sociale (AMPS).

histoire générale de l'Afrique

Cette vaste entreprise est avant tout une histoire des idées et des civilisations, des sociétés et des institutions, élaborée dans un cadre international et utilisant toutes les données actuelles de la science.

Trop longtemps des mythes et des préjugés de toutes sortes ont caché au monde l'histoire réelle de l'Afrique, les sociétés africaines passaient pour des sociétés qui ne pouvaient pas avoir d'histoire refusant de voir en l'Afrique le créateur de cultures originales... Le continent africain n'était presque jamais considéré comme une entité historique, notamment avec la scission entre une « Afrique blanche » et une « Afrique noire » ignorantes l'une de l'autre, sans oublier le rôle négatif de la traite négrière et de la colonisation... Ce n'est que très récemment, depuis la deuxième guerre mondiale et surtout depuis que les pays ont accédé à l'indépendance, que les historiens ont abordé l'étude de l'Afrique avec plus de rigueur, d'objectivité et d'ouverture d'esprit, utilisant les sources africaines elles-mêmes.

D'où l'importance de cette **Histoire générale de l'Afrique** en huit volumes dont l'Unesco commence la publication avec les deux premiers et pour laquelle des spécialistes de nombreux pays ont travaillé. La première phase est intervenue entre 1965 et 1969 avec des travaux de documentation et de planification de l'ouvrage, la deuxième étape, consacrée à la mise au point et à l'articulation de l'ensemble de l'ouvrage a duré de 1969 à 1971 avec des réunions d'experts qui examinèrent et précisèrent les problèmes de rédaction et de publication : présentation en huit volumes, édition principale en anglais, français et arabe, ainsi que des traductions en langues africaines comme le kiswahili, la hawsa, le peul, le yoruba ou le lingala, et des traductions en allemand, russe, portugais, espagnol, suédois ainsi que la publication d'éditions abrégées accessibles à un vaste public. La troisième phase a été celle de la rédaction et de la publication avec la création, en 1971, d'un Comité scientifique international de 39 membres, composé de deux tiers d'Africains et d'un tiers de non-Africains, à qui

incombe la responsabilité intellectuelle de l'ouvrage.

Les auteurs ont voulu jeter une lumière originale sur le passé de l'Afrique, embrassée dans sa totalité, en évitant tout dogmatisme dans l'étude des questions essentielles, comme la traite négrière et la colonisation. Toutes ont été abordées avec un souci d'honnêteté et de rigueur. Cet ouvrage tente de faire le point des connaissances sur l'Afrique et propose divers regards sur les cultures africaines, ainsi qu'une nouvelle vision de l'histoire, sans dissimuler les divergences d'opinions.

Cette histoire met en lumière l'unité historique de l'Afrique et ses relations avec les autres continents, notamment les Amériques et les Caraïbes, l'Asie du Sud à travers l'océan Indien, ainsi que les apports africains aux autres civilisations.

Cette histoire rédigée pour les deux tiers par des historiens africains est une histoire « vue de l'intérieur ». Elle constitue un élément capital pour la reconnaissance du patrimoine culturel africain en huit parties :

Volume 1 : **Méthodologie et préhistoire africaine**, dirigé par J. Ki-Zerbo.

Volume 2 : **Afrique ancienne**, dirigé par G. Mokhtar.

Volume 3 : **L'Afrique du VII^e au XI^e siècle**, dirigé par Mohamed El Fasi.

Volume 4 : **L'Afrique du XII^e au XVI^e siècle**, dirigé par D.T. Niane.

Volume 5 : **L'Afrique du XVI^e au XVIII^e siècle**, dirigé par B.A. Ogot.

Volume 6 : **Le XIX^e siècle jusqu'aux années 1880**, dirigé par J.F. Ade Ajayi.

Volume 7 : **L'Afrique sous domination étrangère, 1880-1935**, dirigé par A. A. du Boahen.

Volume 8 : **L'Afrique depuis 1935**, dirigé par A.A. Mazrui.

Edité conjointement par l'Unesco, les Editions Stock et Jeune Afrique. Unesco : 7, place Fontenoy, 75007 Paris. Jeune Afrique : 3, rue Roquépine, 75008 Paris, France. Chaque volume : 800 p., 200 illustrations, format 24 x 16 cm.

M. Ch. Demay